

PRIX DE LA NOUVELLE GASTON WELTER 2019



CONCOURS DE NOUVELLES
A THEME LIBRE

Le mot du Maire

Enfin.... les actions culturelles reprennent en fonction des impératifs sanitaires du moment.

Le festival de la diversité des cultures «Hommes et Usines» (composé essentiellement de spectacles vivants) a pu se dérouler début juillet au lieu de mai, période habituelle, avec une formule allégée car sans les animations, rencontres et débats coutumiers. Il a connu un franc succès populaire malgré ces restrictions en atteignant 89 % de présence du public au Théâtre Jacques-Brel.

Après cette reprise estivale, vient la cérémonie de remise des prix du concours de nouvelles Gaston-Welter 2020 prévue ce samedi 25 septembre.

Cette date coïncide avec le début de la saison culturelle jeune public Patatram33 avec le spectacle «Comme la pluie» de la compagnie belge Foule Théâtre, spectacle pour tout public dès 7 ans mais aussi vivement conseillé pour les adultes.

Je profite de l'occasion pour remercier la Présidente, Sylvie Jung, l'adjointe à la culture Anne Crocitti et l'ensemble du jury du concours de nouvelles pour la qualité de leur travail. Le jury prépare d'ores et déjà l'édition 2021 car de très nombreux textes ont été proposés à leur jugement.

Une reprise culturelle extrêmement dynamique donc, qui je l'espère, se poursuivra tout au long de la saison pour le plus grand plaisir des spectateurs.

En effet, la Ville est l'espace de vie au quotidien et de démocratie au plus près des gens.

Que serait la démocratie sans la liberté de créer et de s'exprimer ?

Que resterait-il d'une société dans laquelle l'homme n'aurait pas d'autre intérêt que celui d'être un facteur de production – toujours trop cher – ou un agent de consommation – jamais assez flatté ? - Que deviendrait l'Humanité sans l'esprit critique, énergie unique pour la faire progresser ?

Et qui mieux qu'un artiste ou qu'un auteur peut montrer le chemin de la création entre l'homme producteur et l'homme consommateur ?

Où, ailleurs que dans le domaine culturel et artistique, peut-on le mieux espérer un véritable développement de l'esprit critique et donc de la citoyenneté ?

La tâche est immense.

C'est avec beaucoup de modestie qu'il faut œuvrer, mais c'est avec détermination que notre Ville s'y engage.

Patrick ABATE

Maire de Talange,

Vice-Président de la Communauté de Communes Rives de Moselle

Ancien Sénateur de Moselle

Le mot de la Présidente

Les multiples perturbations liées à l'irruption d'une pandémie dans notre quotidien ont également occasionné des retards dans la planification des réunions du jury et empêché, du fait des confinements successifs, la cérémonie de remise des prix du concours 2019.

Par conséquent, nous avons décidé d'éditer une brochure unique qui rassemble les palmarès 2019 et 2020.

Cette publication a naturellement pour vocation de mettre en lumière les nouvelles des six lauréats.

Elle permet aussi au jury de rendre compte de son travail : des temps de lecture, d'évaluation (du style, du fond, de l'intrigue...), d'échanges qui se succèdent pour aboutir à une sélection finale.

Mais, elle existe essentiellement pour pérenniser le lien entre ceux qui ont partagé l'aventure de ces concours : les membres du jury et tous les participants.

Car, Formidables, vous êtes formidables, vous tous qui avez décidé, un jour, de vous mettre en retrait de vos activités quotidiennes pour écrire une ou plusieurs nouvelles.

Formidables, vous l'êtes, pour votre constance à fuir provisoirement les sollicitations de vos proches et renoncer à une divertissante oisiveté.

Formidables aussi, pour l'énergie déployée à imaginer des situations et des caractères, à créer un espace et un temps pour les y inscrire.

Formidables encore, pour votre persévérance à vouloir donner vie à cet univers fictif à travers votre laborieux travail d'artisans des mots.

Formidables enfin, pour votre générosité à nous communiquer votre ouvrage et à risquer à un concours ce petit «bout», ce petit «tout» de vous.

Bien sûr, il nous est arrivé parfois de nous agacer d'une recherche stylistique grossière, d'un vocabulaire trop précieux et suranné, d'expressions alambiquées, ampoulées, d'une poésie de trottoir, des lourdeurs de la répétition ou de la redondance, d'un désir d'utiliser le «beau verbe» qui emporte même jusqu'au sens.

Nous avons déploré aussi l'enlèvement d'un récit, une dynamique absente, un recours à d'artificielles béquilles pour enchaîner une progression.

Et puis, nous nous sommes affligés de la vacuité de nouvelles sans consistance, ni fond, du choix de thèmes à la «mode» que n'animaient que le conventionnel et le banal.

Mais, à chaque fois que la lassitude nous gagnait, une petite phrase, l'air de rien, nous a saisis, un paragraphe nous a réconfortés et donné l'envie de poursuivre. Au bout du chemin, reste le plaisir de s'être immergé dans une réjouissante multiplicité de genres, dans une joyeuse polyphonie de voix singulières, dans une jubilatoire cacophonie de thèmes discordants.

S'y ajoute le privilège de vous faire découvrir cette double sélection finale : «Noir comme d'habitude» sourirait la nouvelliste Annie Saumont qui fut notre Présidente d'honneur en 2001

Noire, mais avec toutes les variétés et nuances de la palette d'un Pierre Soulages Et pour conclure, je vous conseille de les lire chacune et de les apprécier à l'aune de cette réflexion de Claude Pujade-Renaud :

«Je conçois que la nouvelle ne soit pas aimée, de par sa façon violente, mine de

rien, de nous confronter à la fragmentation, aux intermittences de la mémoire et de l'inconscient, à la finitude et la mort».

La Présidente du jury,
Sylvie JUNG

Palmarès 2019

Prix Gaston Welter ex aequo: « Rien que des arbres »	11
Prix Gaston Welter ex aequo: « Magic City »	15
2 ^{ème} Prix d'honneur : « Bacha Basi »	19

Le comité de lecture 2019 :

Sylvie JUNG, Présidente du comité de lecture

Anne CROCITTI, Adjointe au Maire chargée de la culture

Jérôme CARRY

Jean-François COUROUVE

Cécile DELADOEUILLE

Françoise DOUXCHAMPS

Marie GIACOMELLI

Marie-France KREBS

Sylvie LATASSA

Christian MARCHIONNI

Christelle MONNOT

Guilhem ROYER DE LA BASTIE

Présidents honoraires :

Michèle WELTER

Roger TERRE

Palmarès 2019

Prix Gaston Welter ex aequo :

« Rien que des arbres... »

Muriel Fèvre (Belfort - 90)

« Magic City »

Romane González (Auch - 32)

2^{ème} Prix d'honneur :

« Bacha Basi »

Jean-Christophe Perriau (Athis-Mons - 91)

Par ordre alphabétique :

6 nouvelles ont été retenues lors de la deuxième sélection :

« Une journée au bord de l'eau »

Fanny Bidegorry (Espoey - 64)

« Sécheresse »

Chantal Cacault (Rueil-Malmaison - 92)

« Rien que des arbres... »

Muriel Fèvre (Belfort - 90)

« Magic City »

Romane González (Auch - 32)

« Bacha Basi »

Jean-Christophe Perriau (Athis-Mons - 91)

« Tonton Bob »

Christian Sinniger (Ozoir-la-Ferrière - 77)

31 nouvelles ont été retenues lors de la première sélection sur 267 textes reçus:

« Conflit de famille »

Christophe Barreau (Les Sables-d'Olonne - 85)

« La mémoire est un gâteau sec qui s'effrite »

Régine Bernot (Frouzins - 31)

« Une journée au bord de l'eau »

Fanny Bidegorry (Espoey - 64)

« Les Anges »

Alain Bourgasser (Pont-du-Casse - 47)

« Flash black »

Sylvie Breton (Brunoy - 91)

« Bien dans SA peau »
Jean-Yves Broudic (Paimpol - 22)

« Sécheresse »
Chantal Cacault (Rueil-Malmaison - 92)

« La dernière messe du Père Philippe »
Claude Carré (Douchy-Montcorbon - 45)

« Galayre, Galayre... »
Claudine Créac'h (Auxerre - 89)

« L'ami de laine »
Jean-Marie Cuvilliez (Saint-Amand-les-Eaux - 59)

« Rien que des arbres... »
Muriel Fèvre (Belfort - 90)

« Ne serait-ce qu'un regard... »
Guénaëlle Gallego (Libourne - 33)

« Star »
« Magic City »
Romane González (Auch - 32)

« Exil »
Nadine Guichard (Uriménil - 88)

« Rose rouge sang »
Marielou Jaouen (Le Cendre - 63)

« Histoire (trop) courte »
Anne Karen (Paris - 75)

« La maison verte »
Tristan Lesage (Courbevoie - 92)

« Rêve, Errance »
Pierre Malaval (Annecy - 74)

« Speranza »
Mireille Masciulli (Marly - 57)

« Pila »
Jean-Louis Maury (Monplaisant - 24)

« Le bout du monde »
Julius Nicoladec (Prémery - 58)

« Appellations d'origines contrôlées »
Jean-Marie Palach (Saint-Maur - 94)

« Bacha Basi »
Jean-Christophe Perriau (Athis-Mons - 91)

« Fleurs de givre »
Léa Royer (Rennes - 35)

« Tonton Bob »
Christian Sinniger (Ozoir-la-Ferrière - 77)

« Le désert noir »
Gaëlle Thirion (Saint-Maximin - 38)

« Grains de sable »
Marie Tinet (Favergeres - 74)

« Bonbecs »
Eddie Verrier (Saint-Saulve - 59)

« Le boche »
Jean-François Vielle (Rennes - 35)

« Tout doit disparaître »
Tanguy Wassong (Brumath - 67)

Prix Gaston Welter ex aequo : Rien que des arbres...

Ouvrir la culasse. Insérer le chargeur. Fermer. Tirer, tirer.. tirer cinq fois. Ouvrir la culasse. Ejecter le chargeur. Insérer le nouveau. Recommencer. Garder l'œil ouvert. Acéré. Malgré la sueur qui coule dedans, qui pique, qui fait pleurer..

Ouvrir-insérer-fermer-tirer-tirer-tirer-tirer-tirer-tirer-ouvrir-éjecter-fermer-tirer..

Fourmis dans l'épaule. Des rouges qui grouillent par milliers, qui mordent, déchirent. Et leur venin, leur venin brûlant, mélangé à son sang, il bouillonne son sang là-dedans, il est en train de tout cuire, il va finir par monter, monter jusqu'à la tête, son cerveau il va le changer en œuf mollet et alors, alors, là-haut, là-haut, tout sera figé, comme de la sauce quand elle est restée trop longtemps au froid et il pourra plus penser, non, non, plus du tout penser. Il entendra juste des bruits mouillés, des bruits de succion de bottes qui s'enfoncent dans une terre détrempée et ça le remplira tout entier.

Et puis, il y a aussi ses mains. Crispées sur le fusil. Dures, froides, on dirait des cailloux congelés. A chaque mouvement de ses doigts, ça craque, ça résiste, il a l'impression qu'ils vont se casser bien net à chaque phalange, ses doigts, et ensuite, tomber sur le sol en pluie d'osselets, tinter contre les cartouches vides amoncelées à ses pieds et ça ferait des petits sons secs, mats, comme des fourire de squelettes hystériques..

Ouvrir-insérer-fermer-tirer-tirer-tirer-tirer-tirer-tirer-ouvrir-éjecter-fermer-tirer..

Il fait ça depuis l'aube. Il a vu le ciel s'allumer, passer du noir au rose. Il a vu le soleil sortir de son antre pareil à une gigantesque araignée et tisser sa toile de feu pour bouffer les nuages, les dernières étoiles et il avait trouvé ça beau ; ça lui avait mis le cœur en fleur avec le nectar, le pollen et tout.. Il avait pensé à sa mère, sans doute déjà debout dans sa ferme délabrée loin très loin d'ici, il s'était dit que peut-être, elle voyait la même chose que lui, parce que, sûrement que le ciel, le soleil, ils sont partout pareils, où qu'on soit, tous les gens qui s'aiment, de les regarder, ça les relie..

Maintenant, le ciel, le soleil, il ne les voit plus. Il est enfermé dans un tunnel de fonte étroit qui pue la merde et la rouille et au bout, à la sortie, tout ce qu'il y a, c'est le canon de son fusil crachant ses crottes de plomb.

Ouvrir-insérer-fermer-tirer-tirer-tirer-tirer-tirer-tirer-ouvrir-éjecter-fermer-tirer..

Le lieutenant, il lui avait dit, avant de commencer : « C'est des arbres, rien que des arbres. Un entraînement au tir de précision. » et ça, il se le répète en boucle dans sa tête -des arbres rien que des arbres-, il fait tourbillonner les mots comme une eau de vaisselle en train de s'écouler dans une bonde d'évier, il en a presque la nausée. Il s'entraîne, sur des arbres, il s'entraîne à tirer au fusil.

Il les voit tout flou. Des reflets brouillés dans l'eau, des flammes ternes qui oscillent dans un brouillard cendreau, à cause du vent qui lui râpe les yeux. Le vent, il lui fait couler des larmes comme des grumeaux, quand elles sortent, elles lui déchirent le coin de l'œil, et puis, avec sa sueur, elles lui poissent les prunelles, elles font comme une pellicule translucide qui le brûle et l'empêche de bien voir sa cible. Mais bon, ça change pas grand chose, parce que c'est des arbres, rien que des arbres.. Même s'il perçoit brouillon, il met dans le mille à chaque fois, trop facile, parce que, les arbres, ils ne bougent pas, ils sont juste un peu tremblants-gémissants, sûrement à cause du vent, sec, âpre, brûlant, qui fouette, secoue, écorche, arrache. Oui, c'est ça, ils tremblent, gémissent à

cause du vent...

Ouvrir-insérer-fermer-tirer-tirer-tirer-tirer-tirer-tirer-tirer-ouvrir-éjecter-fermer-tirer...

Lui aussi, il arrête pas de sursauter. De trembler. Comme une carpe en train de crever.

A cause du bruit des tirs. Les siens. Ceux de ses compagnons. Une cacophonie d'explosions, une pluie violente de coups de poings sur sa tête qui l'étourdissent, font chanceler ses méninges.

Et puis, il y a aussi, l'odeur âcre de la poudre, les fusils qui crachent sans arrêt leurs hérissons de feu, laissant des taches rouges sur les yeux... Il brûle, il étouffe.

C'est tout comme à la vraie guerre. Mais sans combat...

Marre ! Marre ! Marre d'être là ! Honte ! Honte de faire ce qu'il fait ! Une honte sang de truie coagulé qui l'encroûte de la tête aux pieds, qui le cuit comme un pâté.

Lui, c'était pas ça, pas ça qu'il attendait !

Lui, il voulait être au front, massacrer des Russes rougeauds, creuser dans leurs lignes des tranchées aussi larges et profondes que des ravins.

Il voulait être un héros, le héros de son pays, le héros de sa mère et de ses petites sœurs Anya, Julia et Gerda, être plus fort, plus grand que le père, revenu manchot de la grande guerre.

Une horreur, le père, un déchet répugnant qui fout rien ! Toujours le souffle poussif, l'œil effaré. Toujours avachi sur une chaise, grelottant, collé à la cheminée jour et nuit, à observer les flammes, à boire son schnaps, à gratter furieusement l'absence de son bras droit.

Pouah, le père ! Ça aurait été mieux qu'il y crève, dans ces tranchées de là-bas...

Maintenant c'est à lui, Dieter, l'unique homme de la famille, c'est à lui de lui faire honneur, de la rendre à nouveau digne d'être allemande. Et là, avec ce qu'il est en train de faire, il peut pas. C'est comme s'il était en train de la rouler encore et encore dans la bouse...

Il se sent pire que le père affalé sur sa chaise en grosse merde molle, en train de téter sa gnole !

Marre ! Marre ! Honte d'être là ! Partir...

Ouvrir-insérer-fermer-tirer-tirer-tirer-tirer-tirer-tirer-tirer-ouvrir-éjecter-fermer-tirer...

Il avait gueulé fort fort ! Quand le capitaine dans son bureau, il avait dit qu'il fallait qu'il s'entraîne encore, que, pour le front, il était pas prêt. Il avait hurlé, tapé des poings et des pieds, chialé comme un putain de gniard. Lui, il s'était donné, donné à fond, il avait subi sans moufter brimades, coups, humiliations, il avait rampé dans la boue, bouffé de la racine, s'était déchiré la peau aux crocs des barbelés, avait plongé dans des eaux glaciales. Tout ça, tout ça pour rien ! Et puis, il avait pensé à sa mère, ses sœurs, qui l'avaient laissé partir avec les yeux rouges, mouillés mais qui étaient fiers, brillants comme des soleils ; à la fille des Bayer, gros nibards, larges hanches, qui avait commencé à le reluquer quand elle avait su qu'il partait à la guerre...

Si elles savaient, toutes, si elles savaient ce qu'il fait au lieu de se battre pour son pays, elles le jetteraient dans la fosse à purin !

Il a promis, à la mère, aux sœurs, il a promis de leur écrire, de leur raconter le front... Mais là, la guerre, en fait, il ne la fait pas, va falloir qu'il imagine, qu'il invente des exploits de tête brûlée, de trompe-la-mort. Il peut pas leur dire que c'est comme à la fête foraine, des tirs à la carabine, sauf que y a pas de lot. Juste un relent à la fois amer et acide qui lui monte au gosier à

chaque fois qu'il fait feu. Il peut pas leur parler des cinq « pan ! », les cibles qui s'escamotent. La victoire. Sans risque, sans panache, sans gloire. Il peut pas leur parler du grand vide froid qui le remplit peu à peu.

Non, il peut pas...

Il a peur de ce soir, quand il aura fini. Seul avec sa feuille blanche, le crayon dans la main, la tête comme un baquet avec plein d'engrenages emmêlés qui moulinent un néant noir. Il a peur de ce soir, quand il faudra écrire et qu'il saura pas quoi dire...

Peut-être qu'il vaudrait mieux qu'il meure. Tout de suite. Maintenant.

Ouvrir-insérer-fermer-tirer-tirer-tirer-tirer-tirer-tirer-ouvrir-éjecter-fermer-tirer...

Il a soif. Une soif d'homme perdu dans le désert. Sable dans la bouche qui lui ponce le palais, la langue, comme du papier de verre.

Le lieutenant, il l'a abreuvé d'eau-de-vie toute la nuit, il lui a fait têter pléthore de goulots, pour diluer sa colère, sa peine et en même temps, il lui a promis-juste l'affaire de deux ou trois jours, le temps de nettoyer la zone- il lui a promis qu'après, après, il l'emmènerait au combat pour de vrai.

La gnôle, elle a fait couler en lui des rivières de chaleur, elle l'a ouvert en grand, de partout, il s'est senti comme un drap sale et fripé qu'on aurait déployé à la fenêtre, au soleil, avec un vent léger. Et il a trouvé ça bon. Incroyable comme c'était bon !

Mais maintenant, c'est fini. A vidé les deux flasques que le lieutenant lui avait laissées. En cas de coup de mou. Des coups de mou, il en a eu beaucoup... Maintenant, il se sent rétréci, ratatiné. En accordéon. Comme s'il était tombé d'un arbre la tête la première et qu'il s'était tout tassé d'un coup.

Putain ! Il a soif ! Putain ce qu'il a soif ! Il pourrait s'enfiler tout un tonneau.

Ouvrir-insérer-fermer-tirer-tirer-tirer-tirer-tirer-tirer-ouvrir-éjecter-fermer-tirer...

Quand ils sont allés dans les bois, au bord du ravin, pour la mission, il a pas vu tout de suite, non non, il a pas vu tout de suite ce que c'était, la mission. Trop beurré. C'est quand il a vraiment été près, tout près qu'il a compris et alors, il est tombé à genoux, bras ballants, la bouche béante à chercher l'air, parce que, dans ses poumons, soudain, y en avait plus du tout.

C'est pour ça que le lieutenant, il l'a fait boire à nouveau. Un long, très long gorgeon. Qu'il lui a glissé deux flasques dans les poches de sa vareuse. Et puis, qu'il a pas arrêté de lui répéter à l'oreille -c'est des arbres, rien que des arbres, fiston ! Rien que des arbres... - jusqu'à ce qu'il aille mieux et la voix, les mots du lieutenant, c'était une mélodie, une berceuse de contrebasse douce comme un sirop, peu à peu, c'est rentré bien profond dans son cerveau, en même temps que la gnôle, ça lui a retapissé l'intérieur de la tête ambiance forêt profonde. Douce et feutrée.

Après, le lieutenant, il l'a plus revu. Il sait pas où il est, ce qu'il fout. Il faudrait qu'il revienne, absolument, il faudrait qu'il revienne ! Sur le champ.

Parce que, lui, Dieter, il a complètement dessoulé et il va plus bien du tout ; la tapisserie dans sa tête, elle se décolle, elle s'en va par lambeaux et derrière, y a des bouches pâles qui grimacent et des yeux effarés et ça lui colle un vrai blizzard dans le corps, ça fait descendre son thermomètre très en dessous de zéro. Et il a beau continuer de se répéter -c'est des arbres, rien que des arbres- pour faire tenir, pour rapiécer, sans la gnôle, ça fait de moins en moins effet...

Faut qu'il revienne, le lieutenant, faut qu'il revienne dare-dare pour l'abreuver, sinon, il tiendra pas le coup.

Ouvrir-insérer-fermer-tirer-tirer-tirer-tirer-tirer-tirer-ouvrir-éjecter-fermer-tirer...

Ouvrir-insérer-fermer-tirer-tirer-tirer-tirer-tirer-tirer-ouvrir-éjecter-fermer-tirer...

Ouvrir-insérer-fermer-tirer-tirer-tirer-tirer-tirer-tirer-ouvrir-éjecter-fermer-tirer..
Froid, soif, mal... envie de crever..

*

Le soleil est passé derrière lui. Le vent est tombé. Le ciel a pris une vilaine teinte rouge violacée. On dirait la tronche du père étalée sous son nez. Sa main droite est en sang à force de tirer et puis, c'est sûr, bientôt, son bras droit va tomber, encore quelques fils à casser et il va dégringoler.

Et il les voit, à présent, oui, oui, il les voit. Toute la tapisserie dans son cerveau s'est décollée-déchirée. Bien nets, tout éclaboussés du soleil couchant. Des hommes, des femmes, des enfants... il n'est pas soldat mais bourreau, tueur d'innocents.

Là, y en a cinq devant lui. La mère, le fils aîné, les trois gamines, pas encore sorties de l'enfance. C'est sa famille à lui qu'il a dans le viseur. Sauf qu'ils ont les cheveux, les yeux noirs, un teint livide qui tire presque sur le gris. Mais sinon, c'est pareil, tout pareil... Il a envie que son bras droit se détache maintenant pour plus avoir à tirer... Il a envie de hurler. De faire un trou dans le ciel avec sa voix. Que tout y soit aspiré. Il a envie de bouffer son fusil. De le mâcher longtemps-longtemps entre ses dents, jusqu'à le transformer en farine couleur moisi.

Il peut pas, il peut plus faire ça. Faut balancer le fusil, tout son barda. Pour s'alléger. Et puis, se barrer en courant, partir dans la forêt, s'éloigner de cet endroit...

Il baisse son fusil, lentement. Commence à se retourner.

Mais soudain, il pense à la promesse du lieutenant –dans deux trois jours, le front, le vrai combat-la possibilité de montrer qu'il est fort, courageux, digne d'être allemand. Il pense au déshonneur, aux visages de sa mère, ses sœurs, quand on leur annoncera que c'est un traître, un déserteur. Il pense aux regards haineux qu'on leur jettera quand elles iront au village, aux murmures malveillants sur leur passage : famille de dégénérés. Pas fréquentable. Père poivrot notoire, fils couard. Il pense à la misère, au dénuement dans lesquels il va les plonger.

Alors, il se fige. Il doit le faire, il le doit. Pour sa famille.

Il prend une longue inspiration, relève son fusil.

Ouvrir-insérer-fermer..

Met le doigt sur la gâchette. Ferme les yeux. Pour pas les regarder.

Et puis, il tire. Cinq fois...

Muriel Fèvre

Prix Gaston Welter ex aequo : Magic City

A Little Haïti, on a encore trouvé le corps d'un gamin, dans une poubelle. C'est une fille, treize ans environ. Tuée par arme blanche. Marc Bennett a trouvé le corps. Depuis, il en parle à tous les gens qu'il croise. La poubelle est dans une rue, derrière le magasin d'électro-ménager où il travaille. Marc dit qu'il n'a pas vu le corps, il a senti l'odeur, c'est tout. Il dit que cette odeur le hante maintenant. Une semaine que le corps était là. Il a pas voulu ouvrir la benne, à quoi bon, rien qu'à l'odeur, il savait. Il a appelé les flics. Ils ont emporté la poubelle.

- Je vais tout foutre à la poubelle, a dit Susan à Frank, son ex-mari.

Elle a pris les boucles d'oreille et la bague qu'il venait de lui offrir – cent mille dollars à vue d'œil, ce salaud croit vraiment pouvoir l'acheter ? Et il croit qu'elle vaut si peu ? – et elle a ouvert la petite poubelle sous l'évier et de sa longue main aux doigts manucurés a fait glisser les bijoux du plan de travail à la poubelle. Frank n'a rien dit. Susan le déteste et voudrait qu'il soit mort. C'est lui qui l'a quittée pour cette petite salope de vingt-deux ans, Laura. Laura aux jambes fermes et bronzées, au cul ferme, aux seins fermes. Susan regarde son reflet dans le miroir suspendu au mur du salon. Grâce au Botox, elle paraît trente-cinq ans. Elle ne pourra jamais en paraître vingt-deux. JAMAIS. Tout à coup, elle se hait. Elle a envie de se griffer le visage, avec ses ongles, de s'arracher la peau par lambeaux. Elle est vieille, elle est moche, comment est-ce qu'on peut supporter ça ?

Elle ouvre la porte-fenêtre, sort sur le balcon. De l'air, elle a besoin d'air. Elle s'appuie contre la balustrade, cherche à respirer par le ventre. Ses yeux errent sur la baie de Miami. En face, il y a des bulldozers, des grues partout. Ils sont en train de construire deux nouvelles résidences. Elle a peut-être besoin de changement, elle pourrait déménager... La veille, sur le toit de son immeuble, là où se trouve la piscine solarium, elle a rencontré un type. Un jeune milliardaire. Il a fait fortune en inventant un truc, elle ne sait plus quoi. Pourtant, sur le coup, ça lui a paru chouette. Ce type-là, oui, c'est quelqu'un de bien. Il l'a invitée à dîner, un soir. Elle a hésité. Elle va lui dire oui.

Frank dit qu'il l'aime, qu'il regrette. Il dit que Laura et lui ne s'entendent pas du tout. Susan est certaine que Laura a jeté Frank. Comment est-ce qu'on peut le supporter ? Comment est-ce qu'elle, a pu le supporter, pendant quinze ans ? Frank est gros. Il bande mou. Elle le fout dehors. Il ne cherche pas à récupérer les bijoux, en partant.

- J'ai tout mis au clou, elle dit. Tout ce qui avait un peu de valeur, mes bijoux... Il la regarde et il ne sait pas quand est-ce qu'il va le lui dire. Il n'a pas envie de le lui dire alors il l'écoute parler. Peut-être, au moins, il peut faire ça : l'écouter.

Elle est grande. Elle doit faire sa taille. Très maigre. Elle porte des lunettes, ça lui donne un air un peu sophistiqué. Ou celui d'une maîtresse d'école.

- Je pensais pouvoir trouver un autre boulot, elle dit, en faisant un geste de la main, la main d'abord levée puis qui s'abaisse, s'affaisse, et vient claquer contre sa cuisse.

Il regarde derrière elle. Crazy Jo vient de sortir de sa tente, il a avec lui son violon, enfin, plus exactement cette planche en bois fichée de cordes tendues qui ne le quitte jamais. Il joue un air, Jamal l'a déjà entendu des centaines de fois, c'est toujours le même. Crazy Jo sourit en même temps qu'il joue et on voit qu'il lui manque les deux dents de devant. La fille se retourne et le regarde. Crazy Jo passe devant eux en souriant. Il va rejoindre trois types qui sont assis sur des canapés un peu plus loin et qui ont l'air de ne rien faire.

- Des flics ont tiré sur mon mari, dit la fille. Parce qu'il était noir.

Jamal hoche la tête. Dans une autre vie, il était architecte. Il regarde ce qu'il a construit. Les tentes. Les campements de fortune. Les meubles récupérés un peu partout. Tout un bidonville qu'il a créé pour aider ceux qui peuvent pas se loger, dans la cité magique.

- Je suis désolé, il dit.

La fille le regarde, les yeux vides, elle ne comprend pas.

- Il n'y a plus de place, il dit. Je ne peux pas vous accueillir. Il n'y a plus de place.

La fille lève ses deux mains vers lui. Elle supplie. Il détourne le regard. Comme ça, il a déjà dû refuser soixante-dix-huit personnes. Au début, leurs visages le hantait. Maintenant il y en a trop, il ne se souvient plus.

- Où est-ce que je vais aller ?

Larry sait où aller. Il suit les instructions de l'appel radio. C'est à un embranchement, il s'y est déjà rendu plusieurs fois. C'est là qu'ont lieu presque toutes les fusillades, à Opa-Loka. Larry est fatigué. Le dernier appel, c'était une overdose. Une fille, jeune, allongée dans une voiture ouverte, la seringue encore dans le bras. Larry gare sa voiture de patrouille et attend que Carlos Herrera, son collègue, se soit garé aussi pour sortir. Il est une heure du matin. Larry a encore six heures de ronde avant de rentrer chez lui. Un groupe de gosses, dix, douze ans, pas plus, traînent dans la rue. Larry leur rue dans les brancards.

- Foutez le camp, les gosses.

Il a déjà vu ça, des passants qui se prennent des balles perdues, à cet endroit. Les gosses se dispersent.

Le type est là, à moitié allongé contre la porte d'une épicerie. L'épicier a baissé sa devanture en fer et à travers le grillage, il regarde dans la rue, en fumant une cigarette. Le type allongé se tient le ventre et du sang a taché ses mains. Les secours sont en route. Larry connaît ce type. Il deale de la drogue dans le quartier. Jeune, pas plus de vingt ans. Les gosses reviennent, comme des mouches à merde.

- Dégagez de là, dit Herrera en touchant son arme de service.

Il les chasse de la main, les gosses rigolent, s'en vont un peu plus loin

et reviennent, comme s'il s'agissait d'un jeu.

Larry s'accroupit devant le type. Les os de ses genoux craquent. Le visage du type est tout blanc, des gouttes de sueur tombent de son front et atterrissent sur ses mains.

- Tu peux parler ? demande Larry.

Il est absolument impossible de parler avec cette musique. Tommy fait un signe à la fille et elle rigole, elle hoche énergiquement la tête. Tommy lui remplit une autre coupe de champagne. Il aime bien faire ça. Il a payé des types pour le faire, des serveurs en costume qui courent d'un invité à l'autre avec un plateau rempli de coupes de champagne, mais il aime bien le faire de temps en temps, ça plaît aux filles. Et il vient des Ozarks, putain. Dans une autre vie, avant de se mettre à la musculation, il était le Gros Tommy, et sa mère lui faisait bouffer des trucs en boîte. Je suis Tommy Burbanks, il se dit. J'ai joué dans huit films, je suis la star montante, le jeune premier que tout le monde s'arrache. Je suis beau, je baise bien, je suis bankable.

La fille est une pseudo-starlette. Elle est jolie. Elle a un beau cul. Il lui fait un autre signe, index levé. Elle hoche la tête. Il la prend par la main, l'entraîne à l'étage. Dans sa chambre. Je suis Tommy Burbanks, il se dit en attrapant la fille par les cheveux. Il tire et elle a un petit mouvement de recul mais très vite, elle se laisse faire. Il la retourne, remonte sa jupe. Elle ne porte pas de sous-vêtements, la salope. J'ai la plus belle maison de cette putain d'île privée, il se dit en retirant la ceinture de son pantalon. Ma maison est à côté de celle de Tony Montana, dans Scarface. Mon yacht est le plus gros de la baie. Il frappe le cul de la fille avec sa ceinture, côté boucle. Je suis Dieu. Je suis Dieu et je vous encule tous. Il pénètre la fille. Elle tourne son visage vers lui. Il la voit, juste une fille au visage rouge, les yeux plein de larmes, de la morve au nez. Il la gifle et la pousse sur le lit.

La fille est partie. Elle a laissé des traces de sang partout dans les draps. Putain, il pense. Des draps à mille dollars.

Il y a encore de la musique en bas. La fête n'est pas finie, sans doute. Il a envie de descendre et de leur hurler de dégager, à tous. Il a un flingue dans le tiroir de la commode et encore une fois, il ressent cette envie, au creux de son ventre, prendre le flingue, le mettre dans sa bouche et appuyer sur la détente. De la cervelle sur les murs. Sa femme de ménage mexicaine trouverait le corps.

A Little Haïti, on a encore trouvé le corps d'un gamin, dans une poubelle.

2^{ème} Prix d'honneur : Bacha Basi

Une douce musique monte du petit réveil. Une harmonieuse mélodie jouée sur les cordes d'un kabuli rabab, accompagnée par le rythme envoûtant d'un dhukkar et d'une série de grelots.

Le réveil a extirpé Amir d'un rêve angoissant. Le cœur battant, l'adolescent laisse la musique envahir l'espace confiné qui lui sert de chambre. Il attendra la fin du morceau pour éteindre l'appareil. Ce réveil est un cadeau de Nadir, le seul. Qu'Amir a toujours gardé auprès de lui. Pas par affection pour Nadir mais pour la musique qu'il dégage, cette musique qui s'est refermée sur lui comme un piège.

Amir a quinze ans aujourd'hui. Et personne pour lui souhaiter un bon anniversaire. Quinze ans. Et encore tant de choses à découvrir. Tant de choses à vivre. L'amour, par exemple. Amir n'a jamais connu l'amour. Il sait juste qu'on ne l'aime pas.

A commencer par ses parents... On ne vend pas quelqu'un qu'on aime...

Il se rappelle cet homme qui l'a accosté pour lui demander s'il aimait danser. Il ne sait pas que c'est un recruteur qui recherche des jeunes bacha bereesh, ces garçons imberbes que les notables de la ville s'arrachent. Il ne se doute pas que son large sourire et ses grands yeux verts font de lui une cible privilégiée. Et une future victime...

Il se rappelle l'enveloppe qui quitte les mains de l'homme pour atterrir dans celles de son père. Il se rappelle les larmes de sa mère alors que l'homme l'emporte. Peut-être l'aimait-elle, après tout, elle. Mais en Afghanistan, les femmes n'ont pas leur mot à dire. Il se rappelle que son père, lui, ne l'a pas regardé, trop occupé à compter les billets.

Il a bien cru qu'on l'aimait, pourtant. Son professeur de danse, notamment...

Il se rappelle la musique qui tourne autour de lui. Il se rappelle le son magique qui envahit la pièce. Il se revoit virevolter au rythme des applaudissements enthousiastes de son professeur. Il apprend à lever le menton, à fouetter l'air de ses bras tout en bougeant délicatement les doigts. Tu es une étoile, s'extasie son professeur, lui-même ancien bacha bazi.

Bacha bazi : garçon de plaisir. Une coutume locale, diront certains. Un symbole d'autorité, diront d'autres. Car seules les personnes riches ou influentes peuvent se permettre la possession d'un garçon-jouet. Dignitaires de l'armée ou de la police, chefs de guerre, politiciens, juges... ceux qui pourraient lutter contre cette prostitution de garçons pré-pubères, ceux qui devraient lutter contre cette ignoble pédophilie ! Car le bacha-bazi ne s'arrête pas à la danse...

Amir a tout d'abord cru à un jeu.

Il se rappelle les premiers voiles, les premières robes, les premières séances de maquillage, les premiers grelots accrochés aux chevilles et aux poignets. Il se rappelle sa première danse. Au centre du public, il y a un homme qui le regarde avec avidité. Il ne sait pas encore qu'il s'agit de son maître, Nadir. Que c'est pour lui qu'il a été formé.

Il se laisse porter par la mélodie et s'élanche pour une longue danse. Il fait jouer ses doigts dans les airs, fait langoureusement rouler sa tête sur ses épaules. Il ne sait pas ce que ce simple geste déclenche dans les pantalons de

ses spectateurs. Sa danse s'achève sous un tonnerre d'applaudissements. Il se sent fier. Pourtant, ce n'est pas lui que les convives viennent féliciter mais le maître de cérémonie. Celui-ci se lève et le prend affectueusement dans ses bras, l'embrasse sur le visage, dans le cou.

Tu es tellement beau, lui dit-il, que tu pourrais appartenir à un général. Si Amir n'a pas saisi le compliment, il s'est néanmoins senti flatté. Il a vu les autres hommes s'approcher de lui, le regarder avec envie. Il les a entendus s'engueuler à son sujet, ils semblaient être nombreux à le vouloir. Mais son maître ne l'a pas lâché. Il s'est senti aimé, enfin.

Et puis il a vu les hommes quitter la pièce les uns après les autres. Et son calvaire a commencé. Il n'oubliera jamais le poids de Nadir sur son dos, et puis la douleur, l'humiliation. Il n'oubliera jamais ce jour où sa vie s'est arrêtée. Ironie du sort, la fête avait été donnée pour l'anniversaire de son maître, né le même jour que lui.

Amir a quinze ans aujourd'hui. Il fête cinq années de viols, de rétention, cinq années de peur et de désespoir. Cinq années à danser, priant que la musique ne s'arrête jamais... Car dès que les notes cessent, son calvaire reprend.

Amir sait qu'une fête grandiose va être organisée aujourd'hui pour l'anniversaire de son tortionnaire. Ils seront nombreux à le regarder se trémousser, un trait de khôl autour des yeux, ses longs cheveux bouclés teints en blond. Et il entendra Nadir se gausser fièrement : venez voir comme il est joli mon garçon !

Amir a eu bien eu quelques velléités de fuite, rapidement réduite à néant. S'échapper ? Pour aller où ? Il n'a plus rien. Le jour où on est venu l'acheter, on lui a tout pris. Et puis, lors de cérémonies plus importantes, il a eu l'occasion de croiser d'autres garçons comme lui, qui lui ont raconté comment certains enfants avaient tenté de s'enfuir, et surtout comment ils avaient été punis...

Amir a repris espoir, il y a quelques mois. Un soldat américain avait été invité à l'une de ces séances de viol traditionnel. L'homme en uniforme ne savait pas où il mettait les pieds. Amir a deviné son malaise lorsqu'il est venu se trémousser devant lui, il a vu son visage virer au rouge, il a vu dans ses yeux le dégoût, la pitié, la honte... Si le soldat l'avait désiré, Amir aurait été son jouet pour la nuit. Car depuis quelques mois, Nadir n'hésite pas à le partager. Peut-être en tire-t-il un certain profit.

Mais le soldat a décliné l'invitation. Et Amir a été proposé à un autre. Plus vieux, plus sale... Alors que le vieil Afghan s'apprêtait à s'allonger sur lui, Amir a vu la porte de la chambre voler en éclats et l'Américain se saisir du pédophile. Des hommes sont intervenus, ont empêché le soldat de massacrer le vieux, et l'ont jeté hors de la maison.

Amir aurait tant voulu qu'il l'emporte avec lui. Il a longtemps espéré qu'il revienne, avec son armée. Mais il ne l'a jamais revu. Non, décidément, on ne l'aime pas...

Amir ne sait pas que le soldat a été évacué d'Afghanistan. Il ne sait pas que l'Armée Américaine, malgré les plaintes, malgré les alertes des soldats qui disent entendre des enfants hurler, a décidé de ne pas intervenir. Il ne sait pas que le Pentagone a ordonné à ses hommes de détourner leur regard prétextant que cela fait partie de la culture locale, préférant sacrifier des enfants afin de conserver de bonnes relations avec ses alliés afghans dont il a besoin pour lutter contre les talibans.

Ce qu'Amir sait, aujourd'hui, c'est que sa vie est foutue. Qu'elle ne

vaut plus la peine d'être vécue. Il sait que dans quelques années, lorsqu'il sera majeur et qu'il ne sera plus d'aucune utilité à ces hommes, il sera jeté comme un chien dans les rues de la ville pour y pourrir lentement.

Ce qu'il sait également, c'est qu'il a une chance inespérée de se venger. C'est cette idée, outre la peur de la torture, qui le pousse à se lever chaque matin. Quelques semaines après le passage du soldat, un autre invité surprise s'est retrouvé parmi les spectateurs. Il a payé cher le droit de profiter d'Amir, l'a amené dans sa chambre, mais il ne l'a pas touché. Il l'a, au contraire, assuré de toute sa compassion, de tout son dégoût devant ces danses obscènes et ces viols.

La musique s'arrête lentement. Amir se redresse sur son vieux matelas, une lueur dans le regard. Il repense au visiteur. L'homme au turban lui a raconté l'histoire du talon d'Achille, et l'incroyable légende du cheval de Troie. Puis lui a laissé un cadeau avant de partir.

Amir entend des bruits depuis les jardins. Le public arrive. Amir regarde la robe sur le fauteuil. Une pure merveille, recouverte de paillettes qui feront danser les lumières sur les murs de la salle de réception. Une robe ample et soyeuse qui fera parfaitement l'affaire.

Amir l'enfile délicatement puis se maquille avec soin. On cogne à sa porte. Il se redresse, fait courir ses doigts fins et agiles sur les plis de la robe, relève le menton. Pose la main sur la poignée...

Un nœud vient se former dans sa gorge. Personne ne l'aura donc jamais aimé... Pas même le taliban qui est venu lui parler. Il sait que pour lui aussi il n'est qu'un vulgaire objet. Comment cet homme a-t-il pu lui dire que la ceinture explosive accrochée à son ventre ne causerait de dégâts qu'aux personnes face à lui et qu'il en sortirait indemne ? Comment a-t-il pu proférer un tel mensonge ?

On ne vend pas les gens qu'on aime...

On ne viole pas les gens qu'on aime...

On ne ment pas aux gens qu'on aime...

Non, vraiment, personne ne l'a jamais aimé, il est temps de tirer sa révérence.

La musique enfle, Amir glisse sur le tapis, tournoie sur lui-même, dévisage chaque invité un à un, un sourire radieux et innocent aux lèvres, se plante devant Nadir...

A quelques kilomètres de là, la base américaine ressent les secousses d'une violente explosion. Un nuage de poussières monte dans le ciel, rapidement emporté par le vent. Seules restent en suspension dans le ciel bleu, scintillant sous le soleil, quelques poussières d'étoile.

Palmarès 2020

Prix Gaston Welter : « Le taulard qui ne voulait pas grandir »	27
1 ^{er} Prix d'honneur : « Noces de diamant »	31
2 ^{ème} Prix d'honneur : « Coda »	35

Le comité de lecture 2020 :

Sylvie JUNG, Présidente du comité de lecture

Anne CROCITTI, Adjointe au Maire chargée de la culture

Jérôme CARRY

Françoise DOUXCHAMPS

Marie GIACOMELLI

Marie-France KREBS

Sylvie LATASSA

Christelle MONNOT

Présidents honoraires :

Michèle WELTER

Roger TERRE

Palmarès 2020

Prix Gaston Welter :

« Le taulard qui ne voulait pas grandir »

Claude Mamier (Albi - 81)

1^{er} Prix d'honneur :

« Noces de diamant »

Pierrette Tournier (Vizille - 38)

2^{ème} Prix d'honneur :

« Coda »

Dorian Masson (Paris - 75)

Par ordre alphabétique :

13 nouvelles ont été retenues lors de la deuxième sélection :

« Katia »

« L'Angélu »

Jean-Marie Cuvilliez (Saint-Amand-les-Eaux - 59)

« Belle cycliste, de Fernand Léger »

Marie Derley (Ath - Belgique)

« Ascension vers l'enfer »

Magali François (Saint Maximin - 83)

« Jade »

Eric Garmirian (Paris - 75)

« Pièce à conviction »

Roland Goeller (Bègles - 33)

« De mes yeux »

Aurélia Lesbros (Cabestany - 66)

« Le taulard qui ne voulait pas grandir »

Claude Mamier (Albi - 81)

« Coda »

Dorian Masson (Paris - 75)

« Hydrophile »

Antoine Reininger (Paris - 75)

« La maîtresse tricote »

Bénédicte Saouter-Tessier (Thoiry - 01)

« L'étranger dans ma maison »

Eric Scilien (Véretz - 37)

« Noces de diamant »

Pierrette Tournier (Vizille - 38)

38 nouvelles ont été retenues lors de la première sélection sur 178 textes reçus:

« Constance »

Monique André (Bordeaux - 33)

« Quand on n'a que l'amour »

Anne Bailly (Hellemmes - 59)

« Ce n'est pas l'homme qui prend la mer, c'est la mer qui prend l'homme »

Christophe Barreau (Les Sables d'Olonne - 85)

« Au vent »

Sylvie Breton (Brunoy - 91)

« Big Bang »

Eric Broggi (Cerisy-la-Forêt - 50)

« Katia »

« L'Angélu »

Jean-Marie Cuvilliez (Saint-Amand-les-Eaux - 59)

« Bouger, pas bouger »

Jean-Luc Depaifve (Caen - 14)

« Belle cycliste, de Fernand Léger »

Marie Derley (Ath - Belgique)

« Ascension vers l'enfer »

Magali François (Saint Maximin - 83)

« Jade »

Eric Garmirian (Paris - 75)

« Pièce à conviction »

Roland Goeller (Bègles - 33)

« Jeanne »

Hélène Hérengt (Lyon - 69)

« De l'intérieur »

Lazare Jolly (Saint-Denis - 93)

« Sur un fil »

« De mes yeux »

Aurélia Lesbros (Cabestany - 66)

« Le retour »

Dominique Levigny (Metz - 57)

« Les deux soeurs »

Stève Lucas (Melay - 52)

« Le taulard qui ne voulait pas grandir »

Claude Mamier (Albi - 81)

« Coda »
« La fin »
« Acéré »
Dorian Masson (Paris - 75)

« Du chagrin, les lavandières »
« L'Empirisme des chaussettes »
Nicolas Parisi (Toulouse - 31)

« Ca crève comme des papillons »
Maillys Pelletier (Paris - 75)

« A l'écoute du dernier mélèze »
Marie-Christine Quentin (Alençon - 61)

« Hydrophile »
« Globule »
Antoine Reininger (Paris - 75)

« Comptine d'un autre hiver »
Charline Richer (Les Bois d'Anjou - 49)

« Ultime requête »
Jean-Marie Rousset (Bollène - 84)

« La maîtresse tricote »
Bénédicte Saouter-Tessier (Thoiry - 01)

« L'étranger dans ma maison »
« Covid-35 »
« Cette nuit, par solidarité je dormirai dehors »
Eric Scilien (Véretz - 37)

« Le dernier souffle de l'âme »
André Soleau (Baisieux - 59)

« Je pars avec ma peur »
Marie-Françoise Testa (Quincampoix - 76)

« Noces de diamant »
Pierrette Tournier (Vizille - 38)

« Jaloux »
Patrick Uguen (Houilles - 78)

Prix Gaston Welter : Le taulard qui ne voulait pas grandir

Moi aussi, je fais de la magie. Même en prison. Je lui affirme être capable de matérialiser un four dans la cellule et de cuire un joli gâteau aux pruneaux.

Peter Pan me regarde et sourit. Il rit peu mais sourit beaucoup. Ses yeux me défient. Alors je lui montre.

D'abord, tu mets une plaque de cuisson céramique par terre. Dessus, un fait-tout. Dans le fait-tout, une boîte de thon vide sur laquelle tu poses le moule. Pas de poignée au couvercle afin de couronner l'ensemble d'une autre plaque de cuisson, à l'envers bien sûr. Et ça chauffe. Et ça cuit.

Il est pas bon, mon gâteau ?

Peter Pan s'essuie les lèvres du revers de la main. Ses longs cheveux bouclés lui tombent sur les épaules. On l'a sans doute traité de pédé quand il était ado. Ça doit encore lui arriver.

Mange, petit, mange. Je t'en refais quand tu veux, du gâteau.

*

Quand il rit, c'est magique.

Aux alentours, les gens se figent une fraction de seconde, taulards comme gardiens, puis repartent souriants sans avoir tourné la tête vers lui. Les fresques murales peintes par d'anciens prisonniers semblent bouger : les fleurs multicolores s'allongent, les palmiers s'agitent au vent, les vagues déferlent sur l'île tropicale.

Pour le pousser à rire, je lui raconte ma vie de vieux cambrioleur. Je lui dis qu'à mon départ d'une maison, il n'y a plus que les murs. Au sens propre du terme si le coup est payé par un antiquaire amateur de portes. Je lui dis qu'il faut porter un casque en volant des chèvres, sinon elles te broutent les cheveux pendant que tu conduis la bagnole. Je lui dis qu'on peut chouraver n'importe quoi : des lapins, une voiture, une piscine. Avec la méthode adéquate.

Il rit et les vagues déferlent.

Il rit et je suis libre.

*

Les meilleures choses ont une fin. J'étais doué, mais il a suffi d'une merde et j'ai pris dix-huit ans. J'étais trop doué. Le juge n'a pas apprécié mes talents. J'ai déjà tiré sept piges ; avec les remises de peine automatiques, plus celles de bon élève des activités, je devrais ressortir par la grande porte dans quatre ans.

Peter Pan a pris six mois. Il refuse de me confier ce qui l'a envoyé derrière les barreaux ; c'est son droit, je le respecte. « Une bêtise », marmonne-t-il. D'expérience, je sens le vol à la tire mal calculé, avec soit une récidive qui a niqué un sursis, soit une ou deux injures balancées aux flics qui l'ont chopé.

Je lui annonce qu'à ma sortie, j'achète un camping-car et je visite les moindres recoins du pays. Ça, c'est la vraie liberté. Tu roules tant que tu veux, tu dors où tu veux. Plus de murs. D'aucune sorte. Rien que la route.

Lui aussi aime la route. Et les voitures. Il cherche une formation de carrossier, spécialiste des vieilles bagnoles. Celles qui ne sont pas toutes pareilles. Qui ne sont pas blanches ou grises ou noires. Qui ne trimbalent pas cette électronique de merde impossible à réparer. Sa copine se formera à la sellerie et ils ouvriront un garage ensemble.

Dans sa bouche, c'est toujours « ma copine ». Comme s'il hésitait à dire

son nom. Moi, j'imagine que c'est la fée Clochette. Je n'ai jamais aimé Wendy, cette bourgeoise propre sur elle qui a envie de jouer à la maman et pas qu'avec ses petits frères. Clochette, elle vole, elle a du caractère, c'est une vraie fille pour mon Peter.

Je les vois dans une Cadillac aux chromes étincelants, la route bien droite devant eux, à la poursuite d'un arc-en-ciel qui les emmènera au Pays imaginaire. Ils ouvriront leur garage là-bas. Ils répareront les voitures des Enfants perdus.

Je me paierai un vieux camping-car de hippie, sans un bout d'électronique, afin que Peter Pan me le bricole.

*

Je lui explique qu'on a de la chance. On pieute à quatre dans une cellule de quatre. Pense aux cellules de six, avec en prime un septième gars qui dort par terre sur un matelas.

On a le mec qui a pétié la gueule au cousin ayant lâché un vilain mot à l'enterrement du père. Quatre mois. On a le dealer de quartier, le dernier maillon de la chaîne. Six mois. Ils sortiront bientôt, reviendront peut-être. En attendant, ils dorment mal. Ou plutôt ils dormaient mal avant l'arrivée de Peter.

Lorsqu'il plonge dans le sommeil, il entraîne les copains au Pays imaginaire. Plus de gémissements. Plus de réveils en sursaut. J'aimerais y aller aussi, mais je ne rêve pas. Jusqu'à présent, j'y voyais une chance : des nuits d'oubli total sans images pour me hanter ni me juger.

J'essaie de me persuader que je suis encore chanceux. Quand Peter Pan partira, aucun cauchemar tenu à distance ne reprendra ses droits. Mieux vaut ne pas connaître le Pays imaginaire que d'en être chassé.

*

Pendant les promenades, il regarde en l'air. Songeant à s'envoler. Qu'est-ce qui l'en empêche, d'ailleurs ? Nous sommes coincés dans une maison d'arrêt, pas dans une centrale ; faute de gros durs, il n'y a pas de filet au-dessus de la cour empêchant les évasions spectaculaires.

D'autres aussi regardent en l'air. Ils attendent les colis que leur famille jette par-dessus les murs. Certains surveillants ferment les yeux, regardent en l'air à leur manière. Quand on n'a pas de blé pour cantiner au magasin de la prison, ni pour payer le coût prohibitif d'un appel téléphonique, alors tombent du ciel une tablette de chocolat ou un vieux portable.

Adossé au mur gris, Peter Pan remue les lèvres. Il parle à « ma copine », dont il voit la silhouette dessinée par les nuages. Je me rappelle de mieux en mieux le dessin animé : la fée Clochette trahit son héros parce qu'elle est jalouse de Wendy. Mon Peter ne se remettrait pas d'un tel coup de poignard dans le dos. Je devine qu'il en a déjà trop reçus ; en prison, ces cicatrices invisibles relâchent une drôle d'odeur qui flotte dans les couloirs et les cellules. Même les gâteaux aux pruneaux ne la font pas partir.

*

J'ai lu le roman. Il est à la bibliothèque de la prison. Hasard ? Je ne crois plus au hasard. Moi qui ne connaissais que le dessin animé, le bouquin est bien différent. Peter Pan tue les Enfants perdus lorsqu'ils grandissent, parce que grandir est contraire au règlement du Pays imaginaire. Un pays qui se délite quand Peter n'est pas là, comme s'il s'agissait de sa propre chair. Les fleurs fanent et les fées s'endorment.

Une fois Wendy rentrée chez elle, Peter promet de lui rendre visite tous les ans, mais ne réapparaît que de nombreuses années plus tard. Wendy est déjà maman d'une petite Jane ; c'est elle qui s'envole au Pays imaginaire.

Je ne vois pas mon Peter tuer quelqu'un. À part lui-même.
S'il se voit trop grandir.

*

Je ne crois pas en Dieu. J'ai vu trop de gens condamnés par la vie, pas seulement par les juges. Si Dieu existait, ce serait une grosse enflure, donc je préfère ne pas y croire.

Par contre, j'ai un faible pour la réincarnation. S'améliorer de vie en vie, je trouve ça logique. J'étais peut-être magicien avant. Ou plutôt illusionniste. D'où ma dextérité. Ai-je progressé en devenant roi de la cambriole ?

Ces derniers jours, je rêve. Du crocodile qui a bouffé la main du capitaine Crochet et le traque sans répit pour finir le boulot. Sauf que la bête a aussi avalé une horloge, ce qui permet à Crochet de l'entendre arriver.

C'est l'horloge de la Mort, le compte à rebours fatal. Je rêve du tic-tac. Je ne parviens pas à m'enfuir : mes jambes sont trop lourdes, trop vieilles. Je sens la gueule du crocodile s'ouvrir dans mon dos, prête à m'avalier.

La Mort me cherche. Elle va me demander au parloir et, soudain, il n'y aura plus de barreaux aux fenêtres.

*

Peter Pan dort de plus en plus mal alors qu'il n'a plus qu'une semaine à tirer. Que se passe-t-il au Pays imaginaire ? Clochette lui fait la gueule ? Le capitaine Crochet est à ses trousses ? Nos compagnons de cellule s'agitent violemment dans leur lit dès que Peter bredouille un mot dans son sommeil.

Je crois qu'il m'a menti. Aucune « ma copine » ne l'attend à la sortie. Aucun projet de formation ni de garage. Le Pays imaginaire, il l'a trouvé en prison. Logé, nourri, et diverti par un vieil idiot qui lui raconte des histoires de fripouille à l'ancienne.

Je ne dors plus depuis deux jours. L'horloge du crocodile m'en empêche. Au milieu de la nuit, je doute de ma propre existence. L'imagination de Peter m'a créé, de même que les fresques aux murs, les nuages dans le ciel, les brins d'herbe poussant dans les fissures du béton.

Je me vois m'asseoir sur le lit et empoigner mon oreiller à deux mains. Que se passera-t-il si j'étouffe Peter Pan ? Soit le Pays imaginaire disparaît, et moi avec, soit je prends les vingt piges d'un meurtrier. Mais l'horloge m'assure que je ne tirerai pas ces vingt ans, pas plus que les quatre qui me restent avant la libération conditionnelle. Pas de sortie pour le voleur de portes.

J'avance d'un pas, deux pas, trois pas. Peter se tourne vers moi, les yeux grands ouverts. Il sourit.

Il sourit et les vagues de l'océan s'écrasent à mes pieds.

Sans un mot, il me remercie.

Je t'ai apporté un gâteau, fiston. Je te le mets sur la bouche, sur le nez, d'accord ? Hume-moi ça. Recette personnelle et four magique. Mange, t'es si maigre.

Voilà, c'est bien.

Régale-toi.

Claude Mamier

1^{er} Prix d'honneur : Noces de diamant

En fin d'après-midi souvent, quand il ne fait pas trop froid, j'ouvre la fenêtre qui donne sur le jardin, et je regarde tomber le soir au-dessus des grands arbres qui longent le grillage au fond du lotissement. J'aime particulièrement ce moment où le monde doucement, s'enveloppe de silence. La plupart du temps, je n'allume les lumières que très tard dans la maison. Ma fille râle à ce sujet quand elle vient s'occuper de moi, comme elle aime à le dire... Fort ingénument, elle croit que je veux faire des économies d'électricité. Elle ne comprend pas qu'on puisse rester dans la pénombre à ne rien faire. Elle est jeune, elle est dans la vie.

Elle ne peut pas comprendre non plus le rituel auquel j'obéis quand l'obscurité atteint un certain degré, et que j'éclaire la vitrine derrière laquelle est exposée ma collection de pierres. C'est un trésor modeste que Mathilde et moi, avons amassé à une certaine période de notre vie, quand nous étions jeunes mariés, fascinés par le monde minéral, amoureux des randonnées en montagne, amoureux tout court.

En ce temps-là, nous partions très souvent le dimanche, ou bien pendant les vacances, le sac à dos garni d'un petit outillage de prospection, en quête de quelques beaux spécimens. Nous étions devenus savants sur le sujet, lisant des livres de géologie, participant à des conférences, parcourant les salons d'exposition, ou les bourses aux minéraux. Lise n'était pas encore née. Nous l'avons eue sur le tard.

...

Il y a près d'un an que Mathilde nous a quittés à la suite d'une longue maladie. Sa mort a été un chagrin immense dans ma vie, et ces pierres qui vibrent d'un feu intérieur dans la vitrine, c'est un peu comme si elle était là, tout près, évoquant avec moi les souvenirs de notre passion partagée. C'est pourquoi, souvent le soir, je passe de longs moments à contempler la mystérieuse géométrie des cristaux colorés qui captent la lumière et me renvoient les reflets secrets de leurs lointaines origines.

Chacune de ces pièces, ou presque, s'inscrit dans une histoire particulière. Cette fluorine par exemple, d'un beau rose foncé aux éclats vitreux et aux cristaux cubiques subtilement imbriqués, nous aimions dire, avec Mathilde, que nous l'avions disputée à un serpent. Un beau serpent noir et fin que nous avons dérangé dans une mine abandonnée de San Pellegrino, en Italie... Cette azurite au bleu intense me fait revivre un orage fantastique et une pluie battante sous laquelle nous avons couru en riant comme des adolescents avant de retrouver la voiture, les vêtements et les chaussures salis de la boue jaunâtre des carrières de Chessy... Quant à ces quartz hyalins, laiteux ou légèrement fumés, ils me rappellent nos superbes randonnées dans les massifs de l'Oisans, au temps où nos corps obéissaient à notre volonté, où nous étions infatigables, sûrs que jamais la vieillesse ne nous rattraperait...

Elle est venue pourtant, et avec elle, le cortège de nos impuissances.

Avec elle, la maladie, la mort, la solitude...

...

- Il faut arrêter de ressasser les vieilles histoires me dit Lise... Arrêter de broyer du noir... Voir du monde... Maman n'aimerait pas te voir comme ça...

Elle me fatigue ma fille avec ses encouragements de quatre sous. Qu'est-ce qu'elle peut savoir de ma nostalgie, et du vide immense qui parfois m'aspire et m'appelle ?

Mais bien sûr, je ne veux pas lui faire de la peine. Alors je fais semblant d'être de son avis et puis je détourne la conversation. Elle ne vient que deux fois par semaine. Je peux bien faire un effort. Tiens, c'est son jour justement. Elle ne va pas tarder et je vais bientôt l'entendre me reprocher de n'avoir pas fermé la porte à clef.

- Avec tout ce qu'on entend, tu pourrais être plus prudent tout de même !

Qu'est ce que je disais ! A peine a-t-elle sonné et ouvert la porte d'entrée, que déjà elle tempête parce que n'importe qui pourrait s'introduire chez moi !

A peine a-t-elle effleuré ma joue d'un baiser rapide, qu'aussitôt elle enchaîne en se délestant d'un grand sac à provisions sur la table de la cuisine.

- Encore devant tes cailloux ! Je pensais que tu aurais mis le couvert... Je suis passée au super marché... J'ai fait tes courses pour la semaine... Hou là ! Tu as laissé périmer le poisson dans ton frigo... C'est un coup à t'intoxiquer... Vraiment papa, il faut faire un effort... Te secouer un peu... Et si on mettait la télévision ? On va écouter les nouvelles... Naturellement, tu n'as pas fermé tes volets... Avec tout ce qui se passe aujourd'hui, ça n'est pas prudent... L'aide ménagère est passée ce matin ? Est-ce que tu as pris rendez-vous avec l'infirmière pour ta prise de sang ?...

Ainsi babille Lise pendant la petite heure qu'elle passe en ma compagnie, posant les questions sans attendre les réponses, s'élevant contre mon inertie, mon laisser-aller, m'engageant à me secouer, à reprendre le dessus... Elle ne m'a pas encore menacé de la maison de retraite, mais je sens que l'idée est dans l'air... Elle croit faire pour le mieux évidemment. Elle a les meilleures intentions du monde, celles dont on dit que les chemins de l'enfer sont pavés.

Enfin, elle quitte la place, non sans répéter les éternelles consignes. De manger parce que l'appétit vient en mangeant. De m'obliger à marcher chaque jour, parce que c'est bon pour l'hygiène de vie et pour le moral.

- Pourquoi ne pas faire le tour du lotissement par exemple ? Tu échangerais quelques mots avec les voisins. Tu pourrais aussi pousser jusqu'au bureau de tabac... Acheter le journal... Il faut voir du monde... Ne pas t'isoler ainsi... Il faut... Il faut... Il faut...

...

Dès que j'ai refermé la porte derrière elle, qu'elle s'est assurée que j'ai bien donné un double tour de clé, qu'elle m'a salué une énième fois, que j'ai entendu démarrer et s'éloigner sa voiture, je reprends possession de mon

territoire, et pour commencer, j'éteins la télévision. Comment peut-on passer des heures devant cette boîte bruyante où, à longueur de temps, des présentateurs, animateurs, chroniqueurs et autres commentateurs s'étourdissent de discours insipides et le plus souvent très égocentrés, donnant leur « analyse », comme ils disent, sur tous les sujets, persuadés que leur avis est la référence absolue à ne manquer sous aucun prétexte ? Dans vingt ans, dans dix ans, moins peut-être, que restera-t-il de ces girouettes qui assurent aujourd'hui décider du sens du vent ?

C'est bien à cette génération de l'effervescence et du bavardage que tu appartiens, ma fille, toi qui crois naïvement maîtriser le cours des choses quand tu endosses bravement la responsabilité de prendre en charge les derniers jours de ton vieil homme de père, de remplir son frigidaire, de t'assurer que son ménage est fait, de l'assommer de tes sempiternelles recommandations ...

Avons-nous été vraiment proches l'un de l'autre ? Quand tu étais petite peut-être... Parmi les images qui me restent de ton enfance, je garde un souvenir attendri de ton souffle léger et chaud dans mon cou quand tu t'endormais contre moi. Mais tu as grandi si vite... Je crois que j'ai eu un peu de mal à suivre. J'ai essayé pourtant d'être un père convenable. Y suis-je parvenu ? Je n'en suis pas très sûr...

A chacune de tes visites, je sens que nos univers s'éloignent, irrémédiablement. Le tien est à l'image du monde d'aujourd'hui, un monde de bruit et de fureur. De mouvement, d'agitation et de désordre. Un monde tissé dans le vivant, le vibrant, l'éphémère, le vite périmé, le jetable.

Le mien retourne dans le ventre de la terre. Il plonge dans les failles obscures où les géodes enfantent les cristaux, il plonge dans les grottes tièdes où le chagrin peu à peu s'apaise, bercé par le doux ruissellement des eaux souterraines. Ici, au cœur de la roche immobile et silencieuse, le temps suspend sa course. Ici, la vie et la mort se côtoient et vont sur des chemins parallèles accomplir leurs noces minérales...

...

J'aime quand le soir commence à tomber sur les grands arbres au fond du jardin, et qu'il enveloppe doucement le monde de silence... Il me semble alors que Mathilde m'adresse un petit signe de là-haut comme pour m'inviter à la rejoindre.

Je ne tarderai pas, ma douce, je ne tarderai pas...

Pierrette Tournier

2^{ème} Prix d'honneur :

Coda

Je regardais la boîte à la télé quand le téléphone a sonné. C'était Frantz. Il m'a dit qu'il était en bas. J'ai dit que je serai là dans dix secondes. Il m'a dit de faire plus vite que ça et j'ai raccroché. J'ai éteint le poste, vissé mon galurin sur le museau, vérifié mon noeud de cravate et j'ai passé la porte. À chaque fois que Frantz m'appelle de la cabine d'en bas, je me demande si c'est pas mon tour d'être nettoyé. Je me dis que je vais sortir de l'immeuble, entendre un petit « pop », voir une lumière s'envoler de sa main et puis le noir. Alors j'essaie d'être présentable. Je me dis que, si Frantz voit que je me suis fait beau, il visera pas la tête. Du coup, on pourrait faire un cercueil ouvert, ça consolera Maman. Si ça devait être quelqu'un, j'aimerais autant que ce soit Frantz. Je sais que je verrai mon sang couler avant de le sentir gicler. Après, c'est les grandes vacances. J'espère. Je suis sorti. Il faisait déjà presque nuit et mes chaussures de ville sur le trottoir mouillé faisaient un bruit de céréales qu'on écrase. Frantz m'attendait, au volant de l'auto. En m'asseyant sur le siège passager, j'ai poussé un soupir. Frantz a juste dit « Ouais. ». Il a regardé sa montre et il a démarré.

Sur le trajet, on dit rien Frantz et moi. Il n'y a rien à dire. Je demande même plus où on va. Quand on va nettoyer un type, on sait jamais le pourquoi du comment. Frantz le sait sûrement. Moi, je pose pas de question. Je me dis que si je fais ce qu'on me dit et que je ferme ma gueule, quand les anciens ouvriront le Grand Livre, peut-être qu'ils se pencheront sur mon cas. Peut-être qu'un jour c'est moi qui donnerai des ordres à Frantz. Au moment où je pense ça, il tourne sa tête de gros reptile vers moi. Il plante ses yeux dans les miens. Et c'est comme s'il savait. Alors je lui souris. Il secoue la tête et regarde de nouveau la route. Je l'ai toujours connu avec les cheveux gris, même quand j'étais tout gamin. J'ai l'impression que Frantz exécutait déjà des contrats pour Attila le Hun. Comme s'il avait toujours été là. Probable qu'il y a toujours eu des types comme lui sur Terre. C'est eux qui font l'Histoire. Les types comme moi ... je sais pas trop ce qu'on fait dans l'Histoire. Une petite poupée qui me donne un beau garçon ce sera déjà pas mal. La voiture ralentit. On s'engage dans une allée, à côté de ce qui ressemble à un petit club de jazz. Mais les néons sont éteints. Frantz arrête la voiture. Il coupe le contact. Il reste silencieux. Il fait toujours ça. Il refait le plan dans sa tête. Je sais pas pourquoi il se donne du mal, il procède toujours de la même façon. J'attends qu'il me dise de regarder sous mon siège. Il renifle, s'essuie le nez avec la main. Il soupire. Il me dit

« Regarde sous ton siège ». Je fais comme si je m'y attendais pas et je me penche en avant. Je tends le bras et je sens le papier marron et épais dans lequel le boucher enveloppe la viande. Mais c'est pas de la viande à l'intérieur. J'en sors le contenu. Un petit calibre. Entre nous, on les appelle les « jetables ». Parce-qu'on s'en débarrasse une fois qu'on a fait le job. Quand on bosse avec des jetables, ça veut dire qu'il y aura pas de résistance. En général, le client sait même pas ce qui l'attend. Je vérifie qu'il est chargé. Je regarde Frantz et je

hoche la tête une fois. Il dit « Bon ». On sort tous les deux de la voiture.

Je lui fais signe de m'attendre. Il secoue la tête et me tourne le dos. Je vais entre deux poubelles. Je me penche en avant. Et je vomis. Ça me fait toujours ça. Ça doit être de ça dont parlent les grands acteurs qui ont toujours le trac avant d'entrer en scène. On s'habitue jamais. On voudrait toujours être ailleurs. Faire autre chose. Quelque chose de plus facile. De plus confortable. Mais on a un travail à faire. Il n'y a rien que je respecte plus que quelqu'un qui a un travail à faire. Et qui le fait. Je m'essuie la bouche et je rejoins Frantz. Il est encore en train de secouer la tête. Quand on fait le tour pour arriver devant le club, je reconnais l'endroit. Tout le monde en parlait quand ça a ouvert. Il paraît que c'est le patron, un vieux noir, qui se met au piano tous les soirs. Les gens disent qu'avec son « band », il joue un jazz venu d'un Enfer où il ferait doux de vivre. Tout le monde venait ici. Et puis, à cause du succès, l'endroit s'est retrouvé pris dans une histoire de territoires. Tout le monde veut sa part. Mais le patron veut pas vendre. J'ai jamais su le fin mot de l'histoire. Frantz aime pas quand je gamberge trop longtemps. Ça lui donne l'impression que je change d'avis. Alors je vais pour entrer. Il m'attrape brutalement par le col. Je m'immobilise comme un lapin qui ferait le mort devant un crocodile. Il me regarde avec ses grands yeux verts et il dit « Ils veulent qu'on vise la tête ». J'acquiesce. Il me lâche. On entre. C'est nous le fin mot de l'histoire.

C'est petit, ici. Les lumières sont éteintes. Derrière le bar, un vieux noir se sert un scotch. Quand la porte se ferme après Frantz, le type derrière le bar lève la tête. Au moment où ses yeux se sont plantés dans les miens, j'ai su qu'il savait. C'était pour lui qu'on était là. Normalement, dans ces situations, on arrive, on fait « plop » dans la tête du client et on s'en va. Ça dure cinq secondes. Là, quelque chose nous a retenus. Il était pas armé, alors on a pas bougé. Il portait un vieux smoking avec un noeud papillon bordeaux défait. J'ai dû faire un geste malgré moi, parce-que le type a levé sa vieille main, comme une protestation. Sa main tremblait, mais c'était pas une main qui supplie. J'en ai vu, des mains qui supplient. Et c'était pas ça. Le type savait qu'il en sortirait pas. Je le savais et Frantz aussi. Alors personne a paniqué. On a attendu de voir ce qu'il allait faire. Il a fini son verre de scotch d'un trait et il a fait le tour du bar. En marchant assez doucement pour nous faire comprendre qu'il ferait rien de stupide, il s'est installé devant le piano. Il a posé ses doigts noirs sur les touches blanches. Ses mains tremblaient. Il a pris une respiration. Et il s'est mis à jouer. J'ai tourné la tête pour regarder Frantz. Il m'a pas regardé. J'ai sorti mon jetable de ma poche, fait trois pas en avant et j'ai visé la tête. La main de Frantz m'a attrapé le bras. Le type s'était arrêté de jouer. Sa tête rentrée dans les épaules, les doigts arqués comme les griffes d'un squelette. Ses yeux fermés. Ses dents toutes serrées, dans une sale grimace. J'ai tourné la tête vers Frantz. Cette fois, il me regardait. J'ai lu ses yeux. Je leur avais jamais vu cette lumière là. J'ai baissé le bras. J'ai fait un pas en arrière et remis mon jetable dans ma poche. Le pianiste a levé sa main tremblante pour essuyer une larme sans chagrin qui coulait de son oeil. Il a tourné doucement sa tête vers moi. Je me suis senti con. J'ai baissé la tête. Il s'est remis à jouer. Ses doigts tremblaient plus. Ils connaissaient le chemin. Il a compris qu'on le laisserait

faire. Le jazz qu'il jouait, c'était comme une histoire. Comme s'il avait décidé de faire défiler sa vie devant ses yeux. Mais sa vie, c'était de la musique. Ça venait d'ailleurs. Les notes qu'il jouait s'envolaient du piano et restaient autour de lui. Autour de nous. Elles flottaient comme la fumée des cigares d'un public invisible. Je me sentais pas seul, ici. C'était comme si je pouvais voir des gens bien habillés en tenue de la grande époque, assis à toutes les tables. Des types avec un chapeau de travers sur la tête, les manches remontées et la cravate détendue, qui balançaient doucement. Des femmes en robes vertes, avec du rouge aux lèvres et des porte-cigarettes au bout de leurs doigts. Derrière le bar, il y avait même une belle fille avec du cuivre sur la peau et de l'or dans les cheveux qui servait des verres aux habitués. Elle avait mon âge. Elle était parfaite pour moi. Mais c'est pas moi qu'elle regardait. Elle le regardait, lui. Tout le monde l'écoutait. J'ai cru entendre des balais murmurer contre la caisse claire d'une batterie invisible. Et les lumières tamisées étaient maintenant plus claires. À côté de moi, Frantz regardait. Je suis sûr qu'il voyait les fantômes, lui aussi. Frantz ratait rien de ce qui se passait. Il comprenait mieux que moi. Il parlait la langue des au revoirs, lui aussi. Cette musique, c'était comme une caresse sur son âme cabossée. Le monde extérieur avait arrêté de bavarder. À l'intérieur de moi aussi. Je me sentais comme un enfant à qui on fait la leçon. Sans vraiment savoir qui donnait la leçon. Mon corps devait le savoir. Mais mon cerveau avait oublié, depuis longtemps. Le vieux pianiste a continué comme ça. On a tout su. Sans un mot, il nous a raconté la couleur de ses souvenirs et le goût de tout ce qu'il a perdu. Et on ne pouvait pas ne pas écouter. Alors, on est restés là, Frantz et moi, comme des fossoyeurs devant un mort qui chante en promenant ses doigts sur son cercueil noir et blanc. Au milieu des fantômes d'un public disparu depuis longtemps. Au premier rang d'un concert que jamais plus personne entendra. On aurait pu croire que le pianiste ferait durer. Qu'il traînerait, pour reculer le moment. Mais il l'a pas fait. Pour pas abîmer la musique, peut-être. Quand j'ai senti qu'il arrivait au bout de l'histoire qu'il avait à raconter, j'ai regardé Frantz. J'ai vu sa mâchoire se serrer. Le pianiste a ralenti, sans faire le moindre mal à la musique. Il a pas tremblé quand ses mains ont murmuré les dernières notes. Il a fait son travail, jusqu'au bout. Le Monde était silencieux, quand il s'est arrêté de jouer. Les fantômes avaient disparus. Il n'y avait plus de jolie fille à la peau cuivrée, derrière le bar. Et les lumières étaient éteintes. Le vieux pianiste a levé la tête. Il m'a regardé. Si je lui avais laissé le temps, peut-être qu'il aurait dit quelque chose. Il avait juste commencé à sourire au moment où je lui ai mis une balle dans la tête.

Sur le trajet du retour, on n'a rien dit, Frantz et moi. Il n'y avait rien à dire.

Dorian Masson

Règlement Général 2022

<http://prix-gaston-welter.com>

Envoi des textes : du lundi 28 février au vendredi 24 juin 2022

Lauréats prévenus pour le 5 décembre 2022

Le Prix de la nouvelle de la Ville de Talange est placé sous la responsabilité de la Municipalité et de l'Office Culturel Municipal. Un comité de lecture présidé par Madame Sylvie JUNG est chargé de l'organisation du Prix et de l'adoption du règlement qui suit :

1. Intitulé

Prix de la nouvelle "Gaston Welter" - Ville de Talange

2. Conditions d'inscription

- Le prix est ouvert à tous, sans distinction d'âge, de nationalité ou de résidence.
- Les membres du comité de lecture ne peuvent participer au prix.
- Les droits de participation sont de 8 euros pour la première œuvre et de 3 euros pour les suivantes (chèque libellé à l'ordre de l'Office Culturel Municipal de Talange).

Les lauréats ne pourront concourir l'année suivant l'obtention de leur prix.

3. Présentation des textes

- Il s'agit, pour les candidats, de présenter, conformément au présent règlement, une nouvelle.
- Le nombre des envois n'est pas limité, le choix du sujet est libre.
- Chaque texte présenté sera rédigé en français, dactylographié, expédié en trois exemplaires. Il comprendra environ 40 lignes par page et ne devra pas excéder quatre pages, au total plus ou moins 1600 mots.
- Ni le nom, ni l'adresse de l'auteur ne devront être portés sur le ou les textes. Par contre, sur chaque feuille du texte, en haut à droite, l'auteur portera deux lettres et deux chiffres au choix (exemple : PA/46).
- Ces deux lettres et ces deux chiffres (la devise) seront reproduits sur une enveloppe fermée dans laquelle figureront le nom, l'adresse et le numéro de téléphone et/ou l'adresse mail de l'auteur ainsi que le titre du texte (ou les titres, une devise par titre).

4. Modalités d'envoi

L'envoi doit contenir :

- le texte en trois exemplaires
- une enveloppe portant la devise (autant de devises que de textes)
- le titre de paiement (à l'ordre de l'Office Culturel Municipal de Talange)

Les envois doivent être adressés à :

Madame la Présidente du Prix de la nouvelle "Gaston Welter"
Hôtel de Ville
Service culturel
57525 TALANGE

5. Date limite d'envoi

Les envois doivent parvenir à Madame la Présidente à partir du **lundi 28 février 2022** et ce jusqu'au **vendredi 24 juin 2022 inclus**.

6. Récompenses

Les textes récompensés sont imprimés sur un recueil.

1^{er} Prix : 400 euros + 50 exemplaires de la brochure

2^{ème} Prix : 250 euros + 25 exemplaires de la brochure

3^{ème} Prix : 150 euros + 25 exemplaires de la brochure

7. Résultats et cérémonie de remise des prix

Les lauréats, uniquement, seront prévenus des résultats au plus tard le 5 décembre 2022.

Les auteurs seront conviés à assister à une rencontre autour de la nouvelle au cours de laquelle les trois lauréats seront honorés.

8. Internet

Le règlement du concours, les résultats et les textes primés pourront être consultés sur :

www.talange.com et <http://prix-gaston-welter.com>

Chaque participant s'engage à accorder aux organisateurs la liberté de diffuser son ou ses textes sur internet et dans le recueil des résultats.

9. Renseignements complémentaires

Contactez le Service Culturel de la Ville de Talange :

03.87.70.87.83 ou culturesports@mairie-talange.fr

Définition de la Nouvelle

Quelques essais de définition

La Nouvelle se distingue des autres genres littéraires par ses qualités spécifiques :

Le sujet est original.

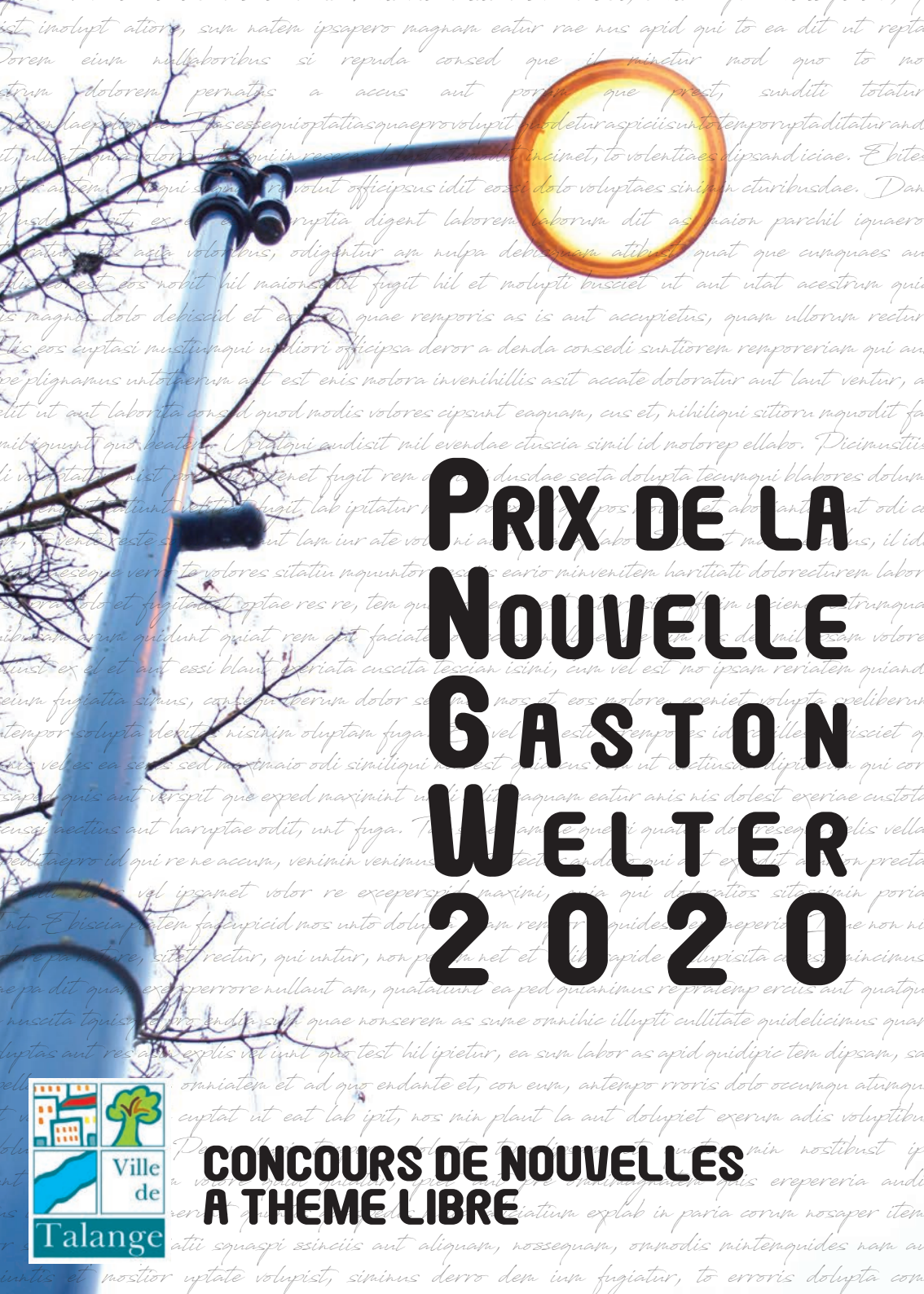
Elle n'est pas un récit de longue haleine s'étendant sur une vie, sur une guerre, sur des années. L'action embrasse une période de temps relativement courte (une heure, une journée, une semaine...).

Elle n'est ni légende, ni conte.

Les personnages sont peu nombreux.

Le rythme du récit est rapide et ne s'embarrasse pas de longs développements psychologiques et philosophiques.

Elle est ce difficile art de la concision, de l'essentiel, cette tension de l'écriture jusqu'à la chute qui fait souvent d'une anecdote un destin.



PRIX DE LA NOUVELLE GASTON WELTER 2020

CONCOURS DE NOUVELLES A THEME LIBRE

